

Entre altération et reformulation, quelle place faire au dialogisme de Bakhtine dans les travaux de Jean Peytard ?

Sophie Moirand

▶ **To cite this version:**

Sophie Moirand. Entre altération et reformulation, quelle place faire au dialogisme de Bakhtine dans les travaux de Jean Peytard ?. Synergies Monde, 2012, Un hommage à Jean Peytard, précurseur de la linguistique du discours et de la didactique des langues, 10, p. 205-230. hal-01474560

HAL Id: hal-01474560

https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01474560

Submitted on 22 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre altération et reformulation, quelle place faire au dialogisme de Bakhtine dans les travaux de Jean Peytard ?

Sophie Moirand
Université Sorbonne nouvelle/Cediscor-Syled



Résumé : Revenir sur les travaux de Jean Peytard dans une perspective épistémologique et prospective, c'est d'abord s'interroger sur les concepts opératoires qu'il a « expérimentés », c'est-à-dire mis à l'épreuve de discours littéraires, médiatiques, scientifiques et techniques. On reviendra ainsi sur le traçage de *l'altération* telle qu'il l'a « pensée », au travers des opérations de reformulation et de transcodage qui se manifestent à la surface du texte, constituant ainsi les « observables » d'une *sémiotique différentielle*. On s'interrogera ensuite sur la lecture que Jean Peytard a proposé des écrits de Bakhtine dans leurs relations à cette activité d'altération, qui se manifeste là où s'insèrent les mots et les discours de l'autre : on voit alors comment le concept de dialogisme et les notions que J. Peytard y avait associées fonctionnaient pour lui comme des outils « pour penser avec » et « pour capter/capturer » des *indices* ou des *signes* dans les textes. On évoquera enfin le rôle « précurseur » de Jean Peytard dans des études de discours proposées par de « jeunes chercheurs » du 21e siècle : une analyse du discours qui articule la langue, la culture et la société, à travers le renouvellement des corpus, l'apport de théories venant d'ailleurs, celui des nouvelles technologies, et celui des sciences humaines et sociales.

Mots-clés : Altération, concept, dialogisme, entaille, linguistique du discours, sémiotique

Resumo : Retornar aos trabalhos de Jean Peytard numa perspectiva epistemológica e prospectiva é, num primeiro momento, se interrogar sobre os conceitos operatórios que ele "experimentou", isto é, pôs à prova em discursos literários, midiáticos, científicos e técnicos. Assim, será retomado o percurso da *alteração*, tal como ele a concebeu, através das operações de reformulação e de transcodagem que se manifestam na superfície do texto, constituindo, assim, as "observáveis" de uma *semiótica diferencial*. Em seguida, serão feitas interrogações sobre a leitura que Jean Peytard propôs dos escritos de Bakhtin nas suas relações com as atividades de alteração, que se manifesta ali onde se inserem as palavras e os discursos do outro: vê-se, então, como o conceito de dialogismo e as noções que Jean Peytard tinha associado a esse conceito funcionavam para ele como ferramentas "para pensar em conjunto" e "para captar/capturar *indícios* ou *sinais* nos textos. Finalmente, será evocado o papel "precursor" de Jean Peytard nos estudos de discursos propostos por "jovens pesquisadores" do século XXI : uma análise do discurso que articula a língua, a cultura e a sociedade, através da renovação dos corpus, da contribuição de teorias vinda de outros domínios do conhecimento, como o das novas tecnologias e o das ciências humanas e sociais.

Palavras-chave : Alteração, conceito, dialogismo, entalhe, linguística do discurso, semiótica

Abstract : To return to the work of Jean Peytard, from a point of view at the same time epistemological and prospective, is first to interrogate oneself regarding the operating concepts that he "tested out", which is to say the putting to the test of literary, media, scientific and technical discourses. Thus we will return to the tracing of *alteration* as he "conceived" it, through the operations of reformulation and of transcoding, which manifest themselves on the surface of the text, thus constituting, in this way, the "observable elements" of a *differential semiotics*. Next we will ponder over the reading that Jean Peytard proposed of the writings of Bakhtine, in their relations to this activity of alteration, which emerges where the words and the discourses of the other appear: we see then how the concept of dialogism and the notions that J. Peytard had associated with it, functioned for him as tools "to think with" and "to capture" the *indices* or the *signs* in the texts. And finally, we will evoke the role of "precursor" of Jean Peytard in the studies of discourse proposed by "young researchers" of the 21ST century: an analysis of discourse which articulates language, culture and society, through the renewal of the corpus, the contribution of theories coming from elsewhere, that of new technologies, and that of the human and social sciences.

Key words : Alteration, concept, dialogism, "breaks in the text", linguistics of discourse, semiotics

Je voudrais essayer de conduire cette communication finale du colloque en hommage à Jean Peytard, *um precursor no campo da linguística discursiva*, « à la façon de Jean Peytard », en tout cas à la manière que j'ai perçue au fil de nos rencontres :

– D'abord, dans les cours que j'ai suivis, lorsque la licence et la maîtrise de linguistique ont été créées en France, en 1967-1968, dans trois universités françaises : Paris, Aix en Provence et… Besançon, à l'époque où quatre jeunes collègues brésiliens, chargés ensuite de participer à la création de l'Instituto da Linguagem à l'université de Campinas ont été envoyés… à Besançon (voir la communication d'Eni Orlandi ici même). J'apprenais alors, avec justement ces collègues brésiliens, dans le cours de linguistique française de Jean Peytard, à analyser *les Chants de Maldoror* de Lautréamont (à l'aide des pivots pronominaux, des temps verbaux, etc.), moi qui venais d'ailleurs (pas de Besançon), d'autres études (pas des études de langues, ni de lettres, ni de littérature…).

– Ensuite, au gré des séminaires auxquels j'ai participé, dans le cadre des deux thèses que j'ai faites sous la direction de Jean Peytard, une fois partie de Besançon pour l'université Paris 8 – Vincennes, puis pour l'université Paris 3 – Sorbonne nouvelle, lorsque Jean Peytard décida de les tenir à Paris pour ses doctorants d'État dispersés à travers la France et à une période difficile pour l'enseignement supérieur en France (en particulier les années 1974-1981).

– Enfin, lorsque nous avons co-animé, Jean Peytard et moi-même, ensemble, à la Sorbonne, le séminaire mensuel de Paris, de 1988 à 1996, et que nous avons décidé de transformer son intitulé d'origine (« Sémiotique littéraire »), afin de tenir compte des évolutions des thèses et de la création des Écoles doctorales (disparition de la thèse d'Etat, création des thèses dites « nouveau régime », création des habilitations à diriger des recherches…) ainsi que des évolutions des thèmes de recherche et des

études de discours, en « Théories des textes et des discours », puis en « Théories et pratiques des textes et des discours » (voir Madini 2010).

Mais la façon d'exposer de Jean Peytard demandait du temps (à l'oral) et de l'espace (à l'écrit), deux conditions difficiles à obtenir aujourd'hui. Il ne cherchait pas en effet à exposer une théorie aboutie, ni des résultats d'analyse définitifs, ni un « modèle » à reproduire… D'où la difficulté que l'on rencontre à reprendre les concepts ou notions qui sous-tendaient ce qu'il voulait élaborer : *une sémiotique différentielle*, voire dans les années 1990, *une linguistique du discours* (le choix du déterminant 'un/une' est ici important) autour d'un concept fédérateur : *l'altération*. D'où la difficulté que l'on rencontre à ranger ses écrits dans une sous-discipline des sciences du langage, lui qui s'intéressait à la littérature, mais également à l'enseignement du français et de la langue française, à l'ordre écrit mais aussi à l'oral, mais encore aux vocabulaires scientifiques et techniques, et enfin aux discours des médias, y compris aux commentaires des matchs de football à la radio.

C'est pourquoi, comme le dit le titre du présent colloque, organisé en hommage à Jean Peytard au Brésil, dire qu'il serait un « précurseur de la linguistique discursive » me paraît bien refléter sa réflexion, toujours en devenir, sur le sens du discours (en tant qu'objet de recherche) et les fonctionnements des textes et des discours (en tant qu'objets d'étude). Finalement, nos « lieux de rencontre » (et de nombreux débats entre nous), pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage que nous avons rédigé à deux voix (*Discours et enseignement du français*, 1992), ce serait assez proche de ce que les anglophones nomment les « *Discourse Studies* »), terme qui « sonne » mieux, semble-t-il, que sa traduction en brésilien ou en français (*Estudios do discurso* ou *Études de discours*). Mais une partie des « *discourse studies* » qui reste fortement marquée par la tradition de l'espace francophone européen, celle qui fait une large place au rôle de la langue (au sens de Saussure) ainsi qu'au rôle de l'énonciation indicielle (au sens de Bally, Benveniste, Guillaume, voire Culioli), davantage qu'à la pragmatique d'origine anglophone ou qu'à l'histoire des idées, autres courants actuels des études de discours.

Jean Peytard est en ce sens *um precursor no campo da linguistica discursiva*, comme le dit le titre de ce colloque, une linguistique discursive fortement marquée par l'histoire de l'analyse sémiotique des textes littéraires (de Barthes à Kristeva), moins fortement, il me semble, par l'analyse du discours française des années 1970 (celle de Pêcheux, par exemple, mais aussi celle de Dubois, ou de Marcellesi, de Gardin), qu'il retrouvera dans les années 1980-1990. Cette linguistique du discours sera également marquée par l'importance de concepts venus d'ailleurs, de Bakhtine, de Vygotski, de Labov, de Jean-Blaise Grize…

Mais les concepts qu'il emprunte à d'autres, les concepts venus d'ailleurs qu'il importe, ce ne sont pas pour lui des concepts à « appliquer » tels quels, ce sont essentiellement des concepts « pour penser avec »… Car, pour Jean Peytard, l'écriture, l'exposition, ce n'était pas « communiquer » au sens actuel des instances institutionnelles de la Recherche universitaire, ce n'était pas seulement exposer les résultats de ses travaux, encore moins les « valoriser »,

c'était toujours et sans relâche, les « faire travailler », pour « faire avancer sa pensée », et mettre ainsi le langage verbal au service d'une pensée en train de s'élaborer. Il lui était de ce fait difficile de faire entrer ses idées dans un temps, un espace, un schéma imposé, comme celui qui règle désormais les articles scientifiques (*Introduction, Material and Methods, Results and Discussion*), ou ceux qui découlent de la technologie du powerpoint, ou de maquettes préformatées de l'édition électronique (en 1 ; 1.1, 1.2, 1.3 ; 1.1.1, 1.1.2, etc.).

C'est pourquoi j'essaierai ici, comme il le faisait, de réfléchir en parlant puis d'écrire en réfléchissant, tout en m'appuyant essentiellement sur les publications des années 1990[1] afin de développer le thème qu'on m'a demandé de traiter en clôture de ce premier colloque :

- *Syntagmes* 4 : De **l'évaluation** et de **l'altération** des discours – sémiotique didactique informatique (1992)
- ***Discours** et enseignement du français. Les lieux d'une rencontre* (1992, avec S. Moirand)
- « D'une sémiotique de **l'altération** » dans *Semen* 8 : Configurations discursives (1993)
- Souvent textes varient, *les Cahiers du Crelef* 36 (1993)
- « De **l'altération** et de **l'évaluation** discursives » dans *Parcours linguistiques de discours spécialisés* (1994)
- *Mikhaïl Bakhtine. **Dialogisme** et **analyse du discours*** (1995)
- *Syntagmes* 5 : **Sémiotique différentielle**, de Proust à Pérec (2001) – textes 1990 –1997.

Ces textes, constitués de recueils d'articles personnels, d'un ouvrage personnel et d'un ouvrage à deux voix ainsi que d'exposés de séminaire, de conférences ou de communications, m'ont paru « reprendre » et « retravailler » les concepts-clés de sa démarche : en particulier, celui d'*altération*, tel qu'il l'a théorisé, mais aussi tel qu'il l'a « expérimenté », au sens de J. Guilhaumou, D. Maldidier et R. Robin (1994), en l'associant à d'autres (*évaluation, dialogisme, discours, sémiotique*) et tel qu'il le contextualise lui-même dans ses propres travaux, en particulier dans « Sémiotique de l'altération : histoire d'un concept » (*Syntagmes* 5, 2001, p. 19-23), et dans l'introduction qu'il fait à ce recueil d'articles (p. 13-14 – c'est moi qui souligne) :

> « Il y a, disons, *mon "penchant" pour la didactique…* »
> « Il y a, majoritairement, *cette "appétence" de la littérature, disons de la "sémiotique littéraire"* »
> « Il y a, en soubassement, *ce désir de linguistique* qui conduit à l'interrogation sur la validité *d'une linguistique du "système de la langue"* et *d'une "trans-linguistique"*, celle de *l'interdiscursif* de la "parole échangée" »
> « Il y a, en dominance, quelques précisions, sur la *"sémiotique différentielle" (ou "de l'altération"*) qui me paraît bien être *une (ou la) tendance profonde de ma réflexion* **».**

C'est ce « désir de linguistique », qu'il inscrit à la croisée d'une interrogation sur « une linguistique de la langue » (sa formation initiale) et « une « trans-linguistique » (où l'on devine l'influence des écrits du Cercle de Bakhtine), qui constitue le fil directeur de la réflexion qui suit.

1. « Penser » l'altération et ses notions associées

Précurseur d'une linguistique du discours, ce n'est pas ainsi que Jean Peytard « se montre » dans ses premiers écrits : « altération » et « sémiotique » constituent des mots-clés, davantage représentatifs de ce qu'il veut construire… jusqu'aux années 1990. C'est donc le concept d'altération sur lequel je m'arrêterai en premier, parce qu'il s'agit bien pour lui d'un concept, qu'il s'agit de « faire travailler », et qu'il reconstruit à travers les notions qui lui sont peu à peu associées.

1.1. L'élaboration du concept

Comme le répète souvent Jean Peytard dans ses écrits, il faut entendre « altération » dans son sens étymologique, le sens premier du dictionnaire d'usage, celui qu'on trouve, par exemple, dans *le Petit Robert* 2012 (on peut remarquer au passage que l'on cite ici Proust à propos du sens des mots) :

> ALTÉRATION 1280 bas latin *alteratio* → altérer
> 1. changement, modification
> « *ces altérations du sens des mots* » PROUST
>
> ALTÉRER 1370 latin *alterare*
> « rendre autre » de *alter* : modifier, transformer

On s'interrogera plus loin sur l'influence du sens dérivé, tel qu'il apparaît dans le dictionnaire d'usage, dans la perception du concept et le frein qu'il a pu jouer dans sa diffusion :

> II. changement en mal par rapport à l'état normal
> Dégradation, détérioration
> Altération d'une marchandise (corruption, pourriture)
> Falsification, contrefaçon, altération de la vérité

Mais, pour Jean Peytard, la nominalisation permet bien, au sens étymologique du terme « altérer » (rendre « autre »), de désigner un changement, une modification, qu'il s'agisse d'une action ou de son résultat : un texte ou un mot peuvent « s'altérer » au cours du temps sous le poids du cotexte ou du contexte (et on retrouve ici Bakhtine : le mot « n'oublie jamais son trajet ») ; un mot, un énoncé ou un texte peuvent « être altérés » par un locuteur ou un scripteur ; un mot, un énoncé peuvent « être altérés » par un récepteur ou un auditeur. Il s'agit donc pour Jean Peytard d'une interrogation sur le sens mais aussi sur la forme (dans la tradition de la linguistique du système), toute altération du signifiant contribuant de ce fait à une modification du sens. C'est bien du sens premier du mot « altération » qu'il s'agit : il s'agit de « devenir autre » (pour le mot ou le signe) ou de « rendre autre » (pour le locuteur ou le récepteur), sans que se pose encore la question de l'intentionnalité du locuteur.

Dès 1984, Jean Peytard fait travailler le concept en l'associant à deux autres notions dans le n° 64 de la revue *Langue française* qu'il co-dirige avec Daniel Jacobi et André Petroff : « français technique et scientifique : reformulation, enseignement ». Ainsi, à l'inverse du titre du numéro, et du titre de l'avant-propos (« reformuler, vulgariser, traduire »), qui semblent davantage s'attacher à l'intervention d'un

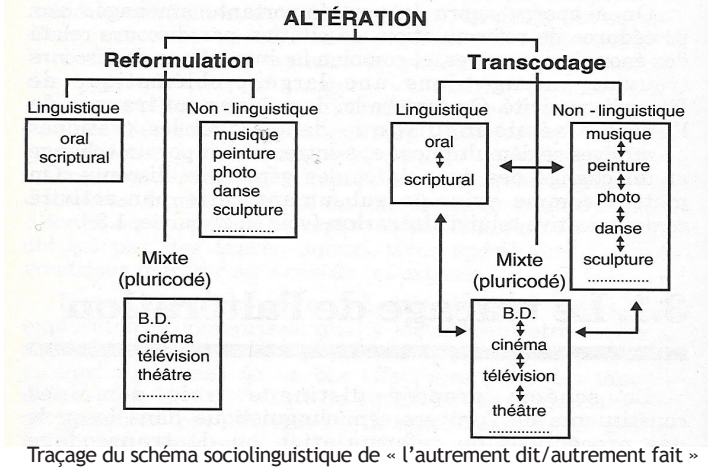
acteur social, il propose un article « Problématique de l'altération des discours : reformulation et transcodage », dans lequel il s'agit de :

> « replacer la reformulation dans un ensemble englobant des notions sémio-linguistiques où se regroupent d'autres opérations transformatrices, toutes celles qui permettent "l'autrement dit/fait", et que *nous nommerons du terme "altération"* » (1984, p. 17).

Ainsi, comme il le précise :

> « La reformulation *altère un discours (le dit autrement)*, sans que l'on quitte l'univers d'usage des signes linguistiques »
> « Sous *transcodage*, nous disposons plusieurs activités qui présentent en commun le mouvement d'un code vers un ou plusieurs autres » (1984, p. 18).

C'est dans cet article qu'on trouve une première version du schéma, qu'il reprendra plus tard (en particulier dans *Discours et enseignement du français*, p. 148 – ci-dessous), sur « le traçage du champ linguistique de l'"autrement dit/autrement fait" », et qui le conduit à distinguer « le texte » et « le document », (cédant là à l'habitude de la linguistique structurale qui construisait des oppositions binaires : langue/parole, diachronie/synchronie…), ce qui à mon sens constituera ensuite un frein à la diffusion de ces notions, qui supposaient bien d'autres formes discursives intermédiaires entre ces extrêmes, comme il tenait à le préciser lui-même :



Traçage du schéma sociolinguistique de « l'autrement dit/autrement fait »

Ainsi, dès 1984, sont associées au concept d'altération *la reformulation* et *le transcodage*, notions qui me paraissent davantage descriptives de formes résultant d'une activité langagière. Dès 1984, apparaissent également dans ce texte de Jean Peytard des concepts « parents », empruntés à d'autres, qui lui permettent surtout de situer ses propres propositions : la paraphrase (et ses différents fonctionnements linguistiques, telle que la décrit C. Fuchs), la banalisation (développée par R. Galisson pour rendre compte de la diffusion de notions spécialisées), la popularisation (que D. Jacobi semble emprunter à l'anglais pour désigner les phénomènes de vulgarisation). Mais déjà se profilent des notions venues d'ailleurs, qui semblent davantage répondre

aux préoccupations de Jean Peytard sur le sens, et en particulier les notions d'évaluation et d'interdiscursivité, notions qu'il tentera jusqu'au bout d'associer au concept d'altération.

Ainsi, en 1992, lors du premier colloque international du Cediscor (Peytard 1994), il insiste sur la nécessité d'associer "altération" et "évaluation" dans une communication intitulée « De l'altération et de l'évaluation discursives » : « Ce que j'essaierai de montrer, c'est que toute altération suppose une activité d'*évaluation*, autrement dit l'agent qui rend autre un discours d'origine ou son propre discours ne le fait qu'en exerçant une exigence évaluative, qui reste à apprécier par repérage d'indices » (p. 70).

Cela me conduit à plusieurs remarques, qu'on n'a pas le temps ici de développer, mais qui mériteraient d'être « travaillées » :

- On est ici plus proche de l'évaluation selon Labov, dont Peytard se réclame en premier, que de la notion d'évaluation de la situation telle qu'elle transparaît des traductions des articles de Volochinov (1926, 1930) dans l'ouvrage de Todorov sur Bakhtine (1981) : peut-on néanmoins les rapprocher, comme Peytard le fait, pensant trouver chez Bakhtine la notion d'évaluation sociale (voir *Syntagmes* 4, p. 24-28) ou comme j'ai tenté de le faire, sommairement, dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* ?
- Peytard ne s'est pas, à ma connaissance, réellement prononcé sur l'intentionnalité du locuteur : mais poser une « exigence évaluative » suppose une prise en charge de l'énoncé par le locuteur et semble s'opposer à la position de Pêcheux, telle que la décrit Denise Maldidier (1990), à savoir que « le sujet n'est pas la source du sens », lequel « se construit dans l'histoire à travers le travail de la mémoire » (l'interdiscursivité, on le verra plus loin, ne recouvre pas chez Peytard le même sens que chez Pêcheux, comme le montre à juste titre M.-A. Paveau 2010, sans doute parce qu'il l'a héritée de Bakhtine et non de l'ADF des années 1970-80).
- En revanche, on peut voir dans l'intérêt porté à l'activité évaluative du locuteur une attitude « précurseure » de travaux actuels de *folklinguistics* ou linguistique populaire (voir plus loin en 3.).

Ce qui a permis au concept d'altération d'évoluer, c'est finalement, me semble-t-il, sa mise en relation avec l'interdiscursivité, telle que Jean Peytard l'a « sortie » du concept de dialogisme, et qu'il l'a expérimentée sur deux types de corpus différents :

- sur la place du discours « autre » dans les textes littéraires, ce qui l'a conduit à la notion de « discours relatés »,
- sur la place du discours « autre » dans les entretiens de locuteurs ordinaires (lors des travaux sur « les français des années 1980 » du Credif – ENS de Saint Cloud, auxquels il a participé), ce qui l'a conduit à la notion de « tiers parlant », et qu'on retrouve essentiellement dans des articles dédiés à certains de ses doctorants d'État (voir par exemple *les Cahiers du Crelef* n° 36, 1992, en particulier la partie « propos actuels », et *Syntagmes* 4).

Mais, en même temps, il me semble que la force du concept s'estompe peu à peu au contact de ces notions associées : à partir du moment où l'on tente de caractériser différentes formes *d'altération discursive* (l'altération désormais

se décline en *altération intratextuelle, altération intertextuelle,* et surtout *altération interdiscursive* (par exemple dans *Les Cahiers du Crelef* n°35, p. 45-46), sans que ces différences soient davantage précisées, l'altération devient une catégorie descriptive, comme la reformulation, la paraphrase, le transcodage… Et si l'altération se repère aux seules marques de discours « autres » (discours relatés), elle finit par se confondre avec *l'altérité discursive* et/ou *l'hétérogénéité montrée* (Authier-Revuz, 1982, par exemple).

1.2. Un concept ambigu ou un mot piégé ?

Dans le dernier ouvrage personnel de Jean Peytard publié de son vivant, celui sur Bakhtine, on trouve une section sur la sémiotique de l'altération (dans le chapitre *Enjeux : linguistique du système ou analyse du discours ?*), dans laquelle le concept est reconfirmé dans son acception étymologique,

> « La finalité n'est-elle pas dans le postulat de l'*altération* : un texte peut toujours être formulé autrement qu'il n'est actuellement formulé ? Il porte en lui de *devenir autre,* ce qui définit au plus près de sa racine étymologique le concept d'*altération*. » (Peytard, 1995, p. 109)

Mais hors du cercle des étudiants et disciples de Jean Peytard, l'altération ne semble pas s'implanter comme un concept « partagé », ni en sémiotique ni en analyse du discours, et le sens 2 des dictionnaires d'usage (voir plus haut) finit par influencer la représentation que l'on a du mot.

On peut s'interroger en effet sur l'absence du mot « altération » en entrée des dictionnaires de sciences du langage ou d'analyse du discours. Il est cependant évoqué sous une forme verbale dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* dirigé par Charaudeau et Maingueneau (2002) à l'entrée « reformulation » (p. 490) mais pas vraiment dans le sens étymologique de Jean Peytard, me semble-t-il, à la lecture du cotexte qui précède (c'est moi qui souligne en gras) :

> « La reformulation peut avoir une fonction *explicative* ou *imitative* […] La reformulation explicative se situe au niveau de la signification du texte source, qu'elle réactualise en la retravaillant (*donc en la déformant et en l'altérant*). »

Lorsqu'on trouve à la même époque le mot altération dans l'entourage de Jean Peytard, en particulier dans le titre d'un colloque à Besançon, il est mis sur le même plan que *répétition* et *reformulation* et surgit en troisième position dans les publications qui en sont issues aux Presses de l'université de Franche-Comté :

- *Semen* 12, 2000 : Répétition, Altération, Reformulation
(F. Migeot et J.-M. Viprey éds)
- *Répétition, altération, reformulation*. Presses universitaires de Franche-Comté, 2000
(P. Anderson, A. Chauvin-Vileno, M. Madini éds).

Finalement, dans cette concurrence terminologique, c'est *reformulation* qui semble désormais l'emporter[2], y compris lorsqu'on s'inscrit dans le transcodage et qu'on rappelle les intuitions de Jean Peytard, par exemple dans l'ouvrage collectif dirigé par Alain Rabatel paru aux Presses universitaires de Franche-

Comté en 2010 : *Les reformulations pluri-sémiotiques en contexte de formation*. On aurait pu s'attendre ici au rappel du schéma reproduit plus haut que Jean Peytard avait proposé dès 1984 (le concept d'altération « dominant » les notions associées de reformulation et de transcodage), mais les allusions qui renvoient à l'altération sont largement contredites par les usages en contexte qui sont faits du verbe *altérer* et de sa nominalisation au fil de cet ouvrage. Ainsi, à titre d'exemple :

- l'avant-propos, p. 16, parle de : « l'apparition de la parole et des phonèmes, qui ne peuvent se réduire à un décalque mimétique motivé (**certes très altéré**) des gestes et des choses par les premiers signes oraux du langage… »
- et un texte qui traite des « reformulations et **altérations** d'une citation, à travers ses avatars pluri-sémiotiques » dans un contexte de formation d'enseignants de langue, p. 73-96, met en scène une « **citation manipulée** » et des « **processus de subversion** »…

Or pour Jean Peytard, l'altération était un « concept », non pas une catégorie descriptive, un concept qu'il mettait à l'épreuve des faits langagiers et qu'il « expérimentait » au fil des corpus qu'il prenait comme objets d'étude. Ce n'est pas exactement ce que les dictionnaires d'usage entendent par « concept » (la représentation cognitive d'une chose, d'un objet du monde) : sa conception du « concept » était finalement assez proche de la réflexion actuelle d'un professeur des universités, Jocelyn Benoist (2010), représentant d'une philosophie « contextualisée », située entre philosophie du langage et théorie de la connaissance.

Ainsi, outre qu'un concept, ça sert à « penser avec », outre qu'un concept se doit d'être « travaillé », comme le rappelait souvent Denise Maldidier (par exemple dans *Semen* 8), ce serait « ce avec quoi on « retient », on « capte », « une sorte de filet qui attraperait des "poissons" », comme le suggère l'illustration de couverture du livre de J. Benoist ; et si on adapte le raisonnement à l'analyse du discours, ce serait ce qui, jeté dans l'océan du discours, permet d'attraper des indices, des variations, des différences… de « sens », de repérer ce qu'on appelle aujourd'hui « des observables », ce qui en retour permet de re-travailler le concept à partir d' « expérimentations » sur des corpus diversifiés (voir Moirand 2012 à paraître à propos du concept de « dialogisme »). Il me semble en tout cas que c'est ce que tentait Jean Peytard dans la démarche qu'il élaborait à des fins d'expérimentation d'une sémiotique de l'altération (ou sémiotique différentielle) – voir également A. Chauvin-Vileno et M. Madini 2010 pour une synthèse de la démarche.

2. Retour sur une démarche expérimentale

Je reviendrai ici sur ce que Jean Peytard refusait d'appeler une « méthode », pour ne pas figer la démarche et la voir se re-dupliquer à l'infini.

2.1. De la sémiotique différentielle à une linguistique du discours

Dans un premier temps, il s'agit pour lui de proposer une démarche qui mette à l'épreuve des textes (littéraires mais pas seulement) l'élaboration qu'il propose d'une « sémiotique différentielle » :

– une sémiotique, car il s'agit bien d'étudier « les signes » et leur actualisation en usage, « en contexte », dans des textes et des documents produits par la société ;
– différentielle, car il s'agit de mettre au jour des différences (donc des variations) de forme et de sens à travers le repérage de traces, de marques, d'indices, présents dans la matérialité des surfaces textuelles, le repérage en quelque sorte du moindre *signe* qui participe au traçage de l'altération (les variations entre différentes versions d'un même texte, les reformulations d'un texte premier en un texte second, etc.).

Il me semble cependant qu'un tournant vers l'analyse du discours, qu'il re-découvre au travers des travaux de ses doctorants (voir en particulier *Syntagmes* 4) puis des intervenants invités du séminaire que nous animons ensemble, est opéré autour des années 1990 (voir *infra*), tournant qui se manifeste notamment dans le sous-titre et les titres des deux dernières parties de son ouvrage sur Bakhtine (1995) :

Dialogisme et analyse du discours [sous-titre de l'ouvrage]
Enjeux : Linguistique du système ou analyse du discours ?
Ouvertures : Intertexte et hétérogénéités du discours

On peut trouver là, outre la lecture qu'il fait de Bakhtine, des traces de l'évolution de son cadrage théorique, qui le font hésiter entre une sémiotique de l'altération et une linguistique du discours élargie à d'autres objets d'étude que les textes littéraires, et dans une perspective autre que didactique (ce qui était le cas par exemple du n° 28 de *Langue française* qu'il co-dirige avec L. Porcher en 1975 sur les *Textes non littéraires*).

2.2. Les entailles : des catégories pour repérer, classer, croiser des observables

La sémiotique différentielle correspond à une démarche expérimentée en premier lieu sur des textes littéraires, pour lesquels il propose une *lecture-analyse* qui établit des relations entre des éléments du texte :

« Ce qui supporte l'avancée de la lecture-analyse, [… c'est] ce que je dénomme une "sémiotique différentielle" qui cherche du "sens" là où se marquent les différences ; là où des "entailles" entament la surface du tableau textuel. C'est à repérer les fractures plus que les congruences, l'instabilité plus que l'invariance, que se voue la "lecture-analyse". » [*Syntagmes* 5, p. 28].

C'est ainsi qu'il propose la métaphore des « entailles » pour désigner ces formes que l'on peut repérer matériellement, certaines renvoyant de fait à des catégories linguistiques ou énonciatives qui montrent ce qu'il y a du « métier de linguiste » et de « la linguistique du système » dans cette façon de procéder.

Sont alors proposées quatre catégories d'entailles, qu'on retrouve au fil de ses articles et en forme de synthèse dans *Discours et enseignement du français* (1992, 149-154) :

- *Les entailles scripto-visuelles* renvoient à la morphologie du texte ou du document : le titrage, la mise en page, les choix typographiques ou graphiques, la ponctuation, les espaces… constituent autant de lieux de « pointillages sémiotiques », qui vont de ce

fait des italiques et du gras à la forme, la place, le découpage des éléments de titrage et à l'insertion de documents (tableaux, graphiques, schémas, etc.).

Ainsi l'observation commence par ce que Jean Peytard avait proposé dès 1975 à propos de la lecture d'une page de journal (dans *Langue française* 28), et ce que j'ai appelé plus tard « l'image du texte » (ce qui a donné lieu à des expérimentations en compréhension de l'écrit en langue étrangère, notamment au Brésil dans les cours de français instrumental). On pourrait retrouver aujourd'hui des traces de ces entailles dans l'étude de *l'hyperstructure* des pages de presse, terme proposé par E.-U. Grosse et repris ensuite par J.-M. Adam, G. Lugrin et moi-même dans l'étude de la presse quotidienne actuelle (voir par exemple *Semen* 13 et 22, en ligne, Moirand 2007).

- *Les entailles anagrammatiques* visent davantage « le signifiant », comme le dit Jean Peytard, qui les expérimente notamment sur des poèmes car elles « altèrent en quelque point le sémantisme dont il est pivot » :

> « Un mot, un syntagme éclaté par fracture ou éclatement de son signifiant, reconstitué par l'analyse, laisse une signification faire sa trace dans le discours » (Peytard et Moirand 1992, p. 153)

Jean Peytard propose ainsi des lectures de poèmes-calligrammes (tel celui d'Appolinaire *Cœur, couronne, miroir*, ou celui de Michel Leiris *Nombre d'ambre*) car le poème « ne dit pas "un sens" », « il montre l'éclatement du sens » (*Syntagmes* 4, p. 201-212 : « Iconicité et référenciation » et *Syntagmes* 5, p. 67-78 : « Écriture-calligramme : analyses »).

S'il admet être redevable à Saussure de cette observation de faits langagiers « anagrammatiques » ou « paragrammatiques », il signale souvent que ce jeu sur le signifiant, à la base de jeux de mots, se retrouve ailleurs qu'en poésie, dans les slogans, les sketchs humoristiques, jouant là un rôle précurseur de travaux actuels, qui démontreront plus tard que ce n'est plus seulement un jeu dans les discours médiatiques et politiques, mais des « coups de force pragmatiques » ou des « mots-arguments » (voir en 3. ci-dessous) tel le « Merkozy » qui circule en ce début d'année 2012 dans la presse française et européenne.

- L*es entailles syntactico-visuelles* font davantage appel aux catégories énonciatives, intervenant au niveau de la séquence lorsqu'elles permettent de distinguer des plans d'énonciation (du dialogue inscrit dans du récit oral ou des descriptions insérées dans la narration romanesque) ou au niveau des syntagmes lorsqu'elles s'appuient sur des formes syntaxico-sémantiques. Le métier de linguiste est ici privilégié, celui qui consiste à pratiquer un repérage systématique des formes qui renvoient aux catégories de Benveniste : outre les pronoms (ou pivots pronominaux) par lesquels se manifeste l'inscription de la personne (ou de la non-personne) ou la convocation d'un *tiers-parlant*, il s'agit par exemple des ruptures temporelles (qui constituent des entailles au fil d'un texte), de la présence de modalités qui mettent au jour les relations du locuteur avec son énoncé ou avec ses destinataires et des oppositions de modalités telles qu'elles se distribuent au fil du discours.

On retrouve ici la tradition de l'énonciation indicielle (Bally, Jakobson, Benveniste, Culioli), ainsi qu'une parenté (consciente ou non) avec le texte fondateur de Jean Dubois dans le premier numéro de *Langages* sur l'analyse du discours (*Langages* 13, 1971) : « Énoncé /Énonciation ». On perçoit une pratique qui est souvent considérée aujourd'hui comme une des caractéristiques de l'analyse du discours dans l'espace francophone européen[3], à savoir le recours à des catégories sémantico-grammaticales qui découlent de certaines théories de l'énonciation (et s'opposent de ce fait aux catégories de la pragmatique anglo-saxonne), que ce soit chez Dubois, Pêcheux, Maldidier ou Gardin, que ce soit chez Kerbrat-Orecchioni dans son ouvrage de 1980 *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, que ce soit chez des spécialistes de langue autres que le français et dans la perspective de la théorie des opérations énonciatives de Culioli, comme dans l'ouvrage collectif *La langue au ras du texte* (1981) – voir Moirand 2004, et 2012 à paraître.

- *Les entailles intertextuelles* sont davantage représentatives de l'évolution des objets d'étude soumis à l'analyse et donc du passage de l'analyse d'un seul texte ou d'un seul document (fût-ce un texte long, comme un roman) à plusieurs versions d'un même texte ou à un ensemble de textes ou de documents, voire la transformation d'un texte premier en textes seconds.

C'est ici le repérage des variantes (ou des variations) qui s'impose et c'est également le repérage des discours « représentés », empruntés à d'autres, qu'on effectue en suivant les traces (typographiques, prosodiques, syntaxiques, énonciatives…) des discours relatés ou du tiers parlant, pour reprendre la terminologie de Jean Peytard. Mais si Jean Peytard retrouve ici *l'interdiscursivité*, c'est cependant dans un sens différent de l'interdiscours de Pêcheux (voir Paveau 2010) : linguiste du système, il lui faut des traces, des entailles, qui témoignent de la présence de discours autre, rejoignant ici *l'hétérogénéité montrée* de J. Authier, et sans trop s'interroger sur l'hétérogénéité constitutive qui échappe, comme elle le dit, au linguiste. Précurseur de l'utilisation des moyens informatiques dans sa propre équipe de recherche (comme en témoigne le sous-titre de *Syntagmes* 4 : littérature, didactique, informatique), il n'a pas eu le temps de percevoir ce que permettaient en ce début de 21e siècle ces moyens nouveaux dans la recherche des discours qui s'inscrivent, à l'insu du locuteur, dans le fil horizontal de la parole (archives en ligne, moteurs de recherche, etc.) – voir en 3 *infra*.

La démarche ne s'arrête évidemment pas à la description des différentes catégories d'entailles, qui ne prennent sens que par les relations qui s'établissent entre elle sur l'aire de la page ou du document, et qui permettent une lecture « tabulaire », lecture qui s'oppose à une lecture « linéaire » qui suivrait l'ordre du texte.

Mais ce sont d'une part la rencontre avec le dialogisme du Cercle de Bakhtine, d'autre part l'expérimentation de la démarche sur de nouveaux corpus (de grands corpus, des corpus médiatiques, des corpus oraux) qui conduiront Jean Peytard à tenir compte de l'importance des entailles intertextuelles, dès lors qu'il est possible de retrouver les textes où s'origine l'altération. C'est alors qu'on assiste à l'évolution du cadre conceptuel de sa démarche.

2.3. L'évolution du cadre conceptuel

Quels ont été les déclencheurs de cette évolution d'une sémiotique différentielle vers une linguistique du discours, pour laquelle il jouera un rôle précurseur, comme l'indique le titre de ce colloque organisé en son hommage au Brésil ?

Je signalerai brièvement quelques « lieux de rencontres » qui, à mon sens, ont été déterminants dans cette évolution :

- des rencontres avec des personnalités universitaires ou intellectuelles, qui n'appartenaient pas toutes aux sciences du langage : Jean-Blaise Grize, Jakez Helias, François Mariet, Louis Porcher, par exemple.
- des rencontres avec des textes (J. Peytard lisait beaucoup) : Labov, Bakhtine, Vygotski, Lacan, Derrida, Deleuze, Guattari, Bourdieu…
- également les rencontres avec les travaux de ses doctorants, dans la mesure où J. Peytard n'ayant jamais voulu créer une « école », ceux-ci disposaient d'une grande liberté autant dans le choix des objets de recherche et des corpus d'étude que dans la méthode et le cadrage théorique qu'ils choisissaient. Je pense, outre les collègues de Besançon, à Jean-Michel Adam, Michel Charolles, Ghislaine Haas, Daniel Jacobi, Jean Mouchon, Lois Nathan, André Petitjean, André Petroff, et bien d'autres dont on retrouve les noms dans les deux volumes *Mélanges offerts à Jean Paytard* en 1993 (Jacques Bourquin et Daniel Jacobi éds) et dans les programmes des deux colloques organisés en son hommage au Brésil et à Besançon en 2012.
- il y a aussi les invités des séminaires, et en particulier comme vecteurs de l'évolution vers une linguistique du discours, ceux du séminaire des années 1988-1996 dont l'intitulé témoignait de cette évolution : en particulier Jacqueline Authier, Bernard Bosredon, Patrick Charaudeau, Claude Chabrol, André Collinot avec Jacques Guihaumou et Francine Mazière, Frédérix Cossutta, Pierre Fiala et Simone Bonnafous, Bernard Gardin et le réseau Langage et Travail, Catherine Kerbrat-Orecchioni et Christian Plantin, Dominique Maingueneau, Denise Maldidier, Marie-Françoise Mortureux, Marie-Paule Péry-Woodley, Denis Slakta et d'autres dont on trouvera les traces dans *Semen* 8 (Configurations discursives, Peytard et Moirand éds) et/ou dans l'article de M. Madini 2010.

Pour tenter ici une interprétation personnelle de cette évolution, je préciserai brièvement la thèse que j'ai choisi de développer pour cette communication de clôture du colloque d'Ouro Preto/Mariana. Lorsque la caractérisation « interdiscursive » surgit dans le cotexte de *l'altération,* elle fait de celle-ci une notion descriptive, qui se décline à travers des catégories (les entailles, les formes du discours relaté) permettant de dégager des variations, des différences (ce qu'on appelle aujourd'hui des observables). De ce fait, l'altération perd sa qualité de « concept pour penser avec », et c'est ***le dialogisme*** qui tient lieu désormais de concept opératoire, surplombant alors les notions et catégories descriptives, parce qu'il permet d'élaborer une « ***trans-linguistique*** »… Mais, tout en se réclamant de Bakhtine, Jean Peytard effectue un déplacement du dialogisme (que feront d'ailleurs les linguistes français dans leur ensemble – voir Moirand 2012, à paraître), qu'il s'emploie à « faire travailler » en « linguiste » (ce que n'était pas Bakhtine), à partir des notions qu'il lui associe désormais : *altération, évaluation, tiers parlant, discours relatés…,* et tout en continuant à l'expérimenter sur des poésies bilingues (voir son ouvrage posthume, Peytard

2012), sur des entretiens oraux, et sur des situations du monde des médias… là où les instances de la médiacritique fonctionnent de manière particulière.

Jean Peytard fait preuve de nombreuses intuitions qui le positionnent en « précurseur de l'analyse du discours » : intuitions sur la diversité des genres discursifs que l'on peut désormais soumettre à l'expérimentation à partir du texte de Bakhtine traduit dans l'ouvrage de 1984, intuitions sur le rôle des concepts qui permettent de « jeter des filets » pour aller « ramasser » des indices/des marques que l'on peut décrire et *lire-analyser*, et donc de faire des hypothèses sur « la construction du sens ». Mais il semble hésiter à « aller au-delà » de la description et de la lecture-analyse : à aller chercher des *explications,* des *raisons* aux variations et différences que la démarche permet de mettre au jour dans l'usage qui est fait du langage, consciemment ou inconsciemment, par des acteurs sociaux « situés », et donc *les raisons* des transformations discursives et des « *oublis* » (Pêcheux), et à les rechercher du côté des extérieurs de la langue et du discours, de l'histoire, de l'histoire sociale, de la philosophie et de la mémoire ou de *la dé-mémoire* (Paveau), encore moins de la culture et de l'idéologie.

Pour lui le tournant discursif a des limites, celles de la linguistique du système (sa formation a été le structuralisme et la linguistique française liée à cette période), et l'articulation aux extérieurs du discours lui pose problème dès lors qu'il n'y a pas de signe matériel pour les repérer[4]. Ainsi, malgré ce qu'il tient à rappeler en 1994 (p. 69-70 dans *Parcours linguistiques de discours spécialisés*), à savoir :

> « Il n'y a d'énoncé que *situé* »
> « toute parole est d'abord *de société* »
> « c'est au croisement d'une ***histoire ancienne*** et d'un vécu actuel que la tresse du discours prend forme »
> « *le discours n'est que d'être d'abord situé parmi d'autres discours* »,
> il persiste à préciser :
> « je postule qu'il existe un *univers sémio-discursif* où chaque sujet est situé »
> « [univers] *structurable* selon une partition en trois sous-ensembles, désignés comme des *domaines*, chaque domaine regroupant, en nombre indéfini des ***messages*** : linguistiques, non linguistiques, mixtes (ou *pluricodés*)»,
> messages qu'il décrit en linguiste du système, à travers le repérage des formes et à l'aide de catégories sémio-linguistiques, sur lesquelles s'appuie la lecture-analyse.

C'est pourquoi l'interdiscours de Pêcheux n'est pas « concrètement » convoqué dans les analyses, comme ne le sont pas non plus la mémoire discursive de Courtine, l'inconscient, la philosophie, l'Histoire…, qui sont « hors de portée » du métier de linguiste, même s'il est convaincu en cette fin de 20e siècle de la nécessité d'articuler les formes du discours à ces extérieurs, ce qu'il n'aura pas le temps de réaliser. Militant de l'introduction de la linguistique dans la formation des enseignants et dans l'enseignement du français, il savait le prix à payer pour cette reconnaissance : la faire reconnaître comme « science », et ne pas donner prise aux critiques d'ordre « idéologique » des ses adversaires.

Mais ce qui cependant caractérisait son approche, et qu'on retrouve aujourd'hui dans de nombreuses recherches sur le discours, c'est cette intuition du discours, ce sens du discours (comme on dit de certains qu'ils ont le sens de la langue). C'est cette quête du sens du discours qui permet de penser qu'il a pu jouer un rôle précurseur parmi une nouvelle génération de doctorants qui n'ont pas été formatés par la linguistique structurale, et qui disposent de moyens technologiques nouveaux pour construire des corpus « diversifiés », débusquer les intertextes (et/ou l'interdiscours) et pour « expliquer » les raisons (sociales, culturelles, philosophiques) des altérations, des différences et des variations mises au jour par la description.

3. Des traces des propositions de Jean Peytard aujourd'hui ?

J'aimerais montrer à la fois l'évolution des études de discours, et en particulier celles que l'on pourrait rapporter à une « linguistique du discours » à laquelle Jean Peytard a contribué, mais également parler d'autres travaux, qui ne s'en réclament pas explicitement, et qui pourtant auraient pu s'inscrire dans cette continuité. On a rencontré, au cours du présent colloque, de nombreuses traces d'une linguistique du discours, telle que la concevait Jean Peytard, dans les communications, les tables rondes, les ateliers et les posters proposés par les doctorants brésiliens, traces sur lesquelles je ne reviendrai pas. Je me contenterai d'indiquer quelques exemples représentatifs de ce que j'ai perçu autour de moi dans l'espace européen francophone de ce début de 21e siècle, et qui pourrait relever d'une expérimentation nouvelle du concept de dialogisme tel qu'il s'actualise en discours à travers des notions comme l'altération, la reformulation ou le transcodage, l'interdiscursivité (voire l'hétérogénéité sémiotique) et l'évaluation.

La première décennie du 21e siècle s'avère un lieu riche d'expérimentations, aux prises avec des genres discursifs nouveaux – et/ou qui évoluent, des technologies de plus en plus performantes, l'apport de réflexions et de pratiques différentes et davantage encore celui de théories « voyageuses » venues d'ailleurs… Lorsqu'on tente un panorama des études de discours, on se rend compte du renouvellement de la réflexion grâce au développement des sémantiques cognitives, énonciatives ou pragmatiques d'une part, et à l'arrivée de nouveaux courants d'analyse du discours d'autre part : la *Critical Discourse Analysis*, la *Forensic linguistics* se sont développées par exemple à partir du début des années 1990, les sciences de la communication connaissant par ailleurs un développement important qui oblige les linguistes spécialistes du discours à mieux définir leur position, et c'est également dans les années 1990 que l'Association internationale de Pragmatique (l'*IPra*) a été créée, etc.

Ce qui oblige aujourd'hui les tenants d'une approche linguistique des discours (ou d'une linguistique du discours) à se positionner davantage et à mieux expliciter leurs choix : constitution des corpus (souvent construits autour des notions de genre discursif ou d'acteur social ou de situation de discours et à partir de données empruntées aux nouveaux médias ou à de nouveaux lieux institutionnels, tel le Parlement européen ou l'organisation des Primaires socialistes en 2011), catégories d'analyse et arrière-plan conceptuel qui les sous-tend, et en particulier la façon dont est « pensée » l'articulation

entre la description des corpus (qui repose sur des catégories linguistiques ou pragmatiques ou discursives permettant de décrire des *faits langagiers*) et *les raisons* d'ordre sociétal des différences, des variations, des changements, *l'explication* faisant forcément partie, comme le disent les épistémologues des sciences (par exemple G.-G. Granger 1993), d'une visée scientifique, y compris en sciences humaines. Cela remet en cause les positions de ceux qui voudraient que le métier de linguiste consiste uniquement à décrire sans jamais se pencher sur les raisons des différences ou des transformations… et cela tend à générer une approche critique des discours (au sens où l'entend Thérèse Jeanneret 2004).

Je mentionnerai brièvement, à titre d'exemple, quatre axes qui me paraissent à la fois prometteurs et représentatifs de travaux actuels, et qui me semblent porter des traces d'une linguistique du discours proche de celle imaginée par Jean Peytard, dans la mesure où ils mettent en pratique des notions voisines de l'altération et de l'interdiscursivité. Je puiserai de préférence dans la « jeune recherche », celle de doctorants ou de jeunes docteurs, au hasard de mes rencontres professionnelles. Aux lecteurs de compléter l'inventaire…

3.1. Le mot comme lieu de construction du sens et lieu d'émergence de l'interdiscours.

Le mot porteur d'une histoire et le mot porteur des discours qu'il a traversés est une donnée que J. Peytard n'a pas vraiment explorée, malgré ses intuitions manifestes, révélées dans son texte sur les « *Variations sur quelques noms de personnages dans l'écriture de Marcel Proust* (dans *Les Plaisirs et les jours* et en particulier dans les deux versions de la « La mort de Baldassare Silvande, vicomte de Sylvanie »[5] dans *Syntagmes* 5, p. 191). Il perçoit là, avant même que les nouvelles théories sémantiques remettent en question l'image du nom propre comme un « désignateur vide de sens » que « *Proust-écrivain a ressenti que le nom propre n'est pas seulement un désignateur qui permet nombre de descriptions définies mais qu'il est chargé d'un univers symbolique* », que « *le nom propre est une histoire* », et que « *nommer, … c'est susciter un passé* » jusqu'à conclure : « *il y a comme un arrière-paysage du nom propre, une société, un monde, chargé d'une possibilité narrative indéfinie* » (ibidem, p. 192).

Cela annonce en quelque sorte les travaux de Paul Siblot (sur *le dialogisme de la nomination*) ou ce que j'ai entrepris plus tard sur *la mémoire des mots* et les « *mots-événements* » (par exemple, dans Moirand 2007), qui ont contribué à transformer le point de vue « structuraliste » de l'approche des mots dans leur cotexte (dite « analyse du discours à entrée lexicale ») en une approche re-centrée davantage sur « l'acte de nommer » et les fonctionnements sémantiques, énonciatifs et pragmatiques des « mots » dans leur usage en discours (voir à ce sujet Calabrese, Née et Veniard, Raschini dans *Langage & Société* 140, 2012).

Cette nouvelle conception de l'acte de nommer (qui va bien au-delà du fonctionnement du seul Nom propre) a donné naissance à un réseau de jeunes chercheurs particulièrement actif entre différentes universités belges et françaises (voir les actes des colloques de ce réseau[6] ainsi que les thèses soutenues par ces jeunes chercheurs au fil des années 2000-2012), qui ont contribué à démontrer

que le mot constitue à lui seul un lieu d'émergence de l'interdiscours. Cette évolution a été rendue possible grâce à l'évolution des théories sémantiques (constructiviste, indexicale, anthropologique), grâce aux travaux entrepris sur l'activité du locuteur lorsqu'il désigne un objet, un acteur, un acteur « aux prises » avec une situation nouvelle, un événement linguistique nouveau ou face à de nouveaux interlocuteurs (voir Moirand 2011, colloque de l'Université de São Paulo, 2009, voir également Lecolle, Paveau, Reboul éds 2009).

Mais cette évolution a également été rendue possible grâce au développement des archives en ligne et des moteurs de recherche ainsi que des corpus numériques qui permettent de suivre à la trace l'évolution du sens des mots au fil de leur circulation interdiscursive au cours du temps et des différentes communautés langagières qu'ils traversent, donc de démontrer « concrètement » que « les mots n'oublient jamais leur trajet » (Bakhtine), qu'il y ait ou non un indice linguistique de ce parcours : si *Merkozy* présente bien une « fracture » qu'on perçoit aisément, si l'énoncé *l'Irak n'est pas un nouveau Vietnam* porte en lui des traces du système (fonctionnement des prédéterminants et des noms de pays en français), *Fukushima, Tchernobyl, Bhopal* sont des toponymes qui véhiculent aujourd'hui de nouveaux référents, les événements qui s'y sont passés, ainsi que les discours qu'ils ont produit sans perdre pour autant leur référent d'origine et sans qu'aucune marque ne le signale. Mais les uns comme les autres jouent un rôle qui va bien au-delà de la désignation, contribuant à un effet (voir un « coup de force ») pragmatique, lorsque le Front national, parti politique, titre « Kaboul sur Banlieues » dans son journal ou que « Merkozy » signale ironiquement que deux chefs d'État européens fonctionnent en symbiose.

Ce qui caractérise en effet davantage les travaux actuels, c'est ce désir des jeunes chercheurs de relier les travaux sur le sens des « mots », des formules, des énoncés au *sens social* qui découle de leurs emplois et par conséquent à leur circulation dans la société, les mondes sociaux, les médias au cours du temps, comme le montrent par exemple Alice Krieg-Planque dans son travail sur *La notion de formule en analyse du discours*, Emilie Née dans son travail sur *l'Insécurité en campagne électorale* et Fred Hailon dans son travail sur *Idéologie par voix/e de presse*, sans jamais sacrifier la description linguistique (lexico-sémantique, syntaxico-sémantique et énonciative), qui est un garant de leur objectivité. Ce qui a pour conséquence un ancrage qui n'est plus restreint aux sciences du langage, mais qui s'articule aux autres sciences humaines et sociales.

3.2. Le pluricodique et le plurisémiotique de genres anciens et nouveaux

Jean Peytard avait mis le doigt sur l'importance du *transcodage*. Mais on se trouve aujourd'hui face à de nouveaux codes qui se mettent en place dans la communication électronique, face à l'émergence de genres discursifs plurilogaux qui jouent sur plusieurs codes ou plusieurs langues ou qui s'inscrivent dans plusieurs lieux (forums sur l'internet, réseaux sociaux, par ex.). On étudie plus facilement les formes d'altérité discursive dans les sketchs des humoristes et les émissions humoristiques (Ledegen 2012, Madini 2008, Pugnière-Saavedra 2011, par ex.) ou celle des dessins de presse qui font appel à différentes sortes d'allusions (allusions de paroles, allusions iconiques, allusions à des stéréotypes culturels), ce qui

conduit à mettre au jour de nouvelles formes de *citation* et d'*interaction*, donc à expérimenter de nouvelles formes d'altération/altérité (voir Patrick Dalhet ici-même) ou d'interdiscursivité (voir les documents pluricodés étudiés dans Rabatel éd. 2011) et à « repenser » le rôle de la mémoire sous ses différentes aspects (mémoire sémantique, mémoire interdiscursive, mémoire épisodique, mémoire kinésique…), voire le rôle du cognitif, mais un cognitif désormais « situé », que ne renierait sans doute pas J. Peytard (Paveau 2006).

À partir d'un corpus de dessins de presse français et étrangers, constitué lors de la campagne qui précéda le « non » des Français au référendum sur le Traité européen de 2005, Isabelle Desailly montre que l'hétérogénéité sémiotique du genre ainsi que son caractère plurilogal tendent à cumuler dans un même document des emprunts à des discours produits dans des lieux différents par des communautés sociales différentes et produit de ce fait un nouveau discours, à la fois verbal et visuel. Car le dessin de presse opère un *transcodage* des représentations discursives, visuelles et culturelles, en détournant des objets culturels (tableaux, statuts, œuvres d'architecture…), en « dessinant » les stéréotypes pour désigner la nationalité de ceux qui disent « non » (une grenouille pour désigner la France, mais une grenouille ridée pour désigner « la vieille Europe » dans un journal anglais, un homme coiffé d'un béret et transportant un filet contenant une baguette et une bouteille de vin pour désigner les Français, qui disent non, etc.). C'est cette reformulation sémiotique complexe qui, en s'appuyant sur un langage verbal et visuel, tisse des liens entre la mémoire, l'histoire et la culture.

Ainsi l'analyse des hétérogénéités s'étend au discours visuel, au discours du corps, des gestes et des mouvements (dans l'étude des discours oraux et des débats, dans l'étude des médias, dans l'étude du cinéma, du théâtre et même du cinéma muet), ce qui conduit à de nouvelles expérimentations des notions de reprise, de reformulation, de citation, voire de dialogisme, quitte à s'interroger sur ce qui reste alors du système de la langue dans ces travaux… (voir par exemple les Deuxièmes Journées internationales des Études de discours organisées par l'université d'État de Maringa, au Brésil, fin mars 2012).

De plus, les hétérogénéités sémiotiques sont constitutives des nouveaux médias, par exemple dans la construction des sites web et dans certains genres de l'internet, et l'utilisation des nouvelles technologies dans le monde du travail contribuent à une interactivité langagière qui repose sur plusieurs « codes » : on lit des documents ou on écrit des courriels sur écran tout en téléphonant ou en parlant à un interlocuteur présent et en prenant des notes sur une tablette, et parfois en utilisant plusieurs langues, ce qui remet en cause l'opposition entre l'ordre scriptural et l'ordre oral (« ordres » que J. Peytard décrivait dès 1970 mais dans leur successivité plutôt que leur simultanéité), et qui contribue à mettre au jour des genres discursifs et des situations de discours constitutivement hétérogènes (au plan linguistique comme au plan sémiotique) ou des transformations de genres déjà existants (voir par exemple Rakotonoelina 2011a et b ainsi que Develotte et autres éds 2011).

3.3. La constitution des corpus « repensée » par les technologies nouvelles

Jean Peytard, peut-être en raison de la présence à l'université de Franche-Comté du laboratoire Mathématique, Informatique, Statistique animé par Jean-Philippe Massonie, a été l'un des promoteurs d'une réflexion sur l'apport des moyens informatiques aux « investigations sémiotiques » qu'il propose sur les textes littéraires (Peytard et Moirand, p. 219-214). Lui qui avait constitué « à la main » un corpus d'envergure sur les mots préfixés en « mini » pour sa thèse d'État, il avait vite perçu l'intérêt des logiciels d'analyse des données textuelles et il n'a jamais cessé d'encourager ses doctorants et ses jeunes collègues à les utiliser, qu'il s'agisse d'étudier les reformulations de textes sources en textes seconds (Jacobi, par exemple) ou l'analyse des textes littéraires : voir par exemple « L'ordinateur et le chercheur » dans *Les Cahiers du Crelef* 36, p. 137-157, texte qu'il dédie à Claude Condé et Lionel Follet, auteurs, instigateurs et coordonnateurs de ce genre de travaux à Besançon (on trouvera des exemples récents de ces travaux sur grands corpus dans plusieurs numéros de la revue *Semen*, en ligne sur revues.org). Mais cet engouement restait « mesuré » chez J. Peytard, comme l'indique le sous-titre du texte cité *supra* : « *pertinences et limites* ».

Si la réflexion sur la constitution des corpus s'est peu à peu affinée en raison des moyens électroniques dont on dispose aujourd'hui (et davantage encore ces dix dernières années), c'est la lecture du texte de Bakhtine sur « Les genres du discours » (texte traduit dans Bakhtine 1984) qui a joué, comme J. Peytard le dit lui-même (« De la thèse de doctorat comme un "chantier ouvert" », *les Cahiers du Crelef* 36, p. 15-30), un rôle moteur dans sa réflexion sur la notion de corpus, ainsi que dans les travaux de ses doctorants.

Ce qui l'avait frappé dans ce texte, c'était d'abord la notion de genre (notion longtemps absente de l'analyse du discours en France), telle que Bakhtine la « pensait » dans la communication quotidienne, c'était ensuite, liée à cette conception, *la masse discursive* dans laquelle s'inscrivait toute production verbale (l'ensemble des discours produits par la société, discours antérieurs et discours à venir), cette masse « polylogale », dit Peytard dans laquelle toute production discursive s'inscrit : ainsi, « *l'analyse sémio-linguistique […] oblige à dominer des masses. Elle est, essentiellement, travail sur corpus* », elle « *construit … de copieux et substantiels fichiers* », elle « *oblige à travailler la bibliothèque intertextuelle* » (*ibidem*, p. 138). Mais ce travail, ici esquissé, est considérablement facilité aujourd'hui par le recours aux banques de données et l'utilisation de logiciels de lexicométrie ou de textométrie ou d'analyse factorielle, qui permettent de constituer, de gérer et d'analyser cette « bibliothèque ».

Virginie Lethier a montré ici même, dans sa communication « Praxis d'analyse du discours littéraire et nouvelles technologies », comment les progrès technologiques permettent une approche différente des textes, qui va au-delà de la matérialité graphique, parce qu'elle permet de prendre en compte des unités de différents niveaux (sémantiques, grammaticales, syntaxiques, textuelles). Ces travaux, comme ceux de Damon Mayaffre sur le discours des hommes politiques, et qui font appel à de vastes corpus (Mayaffre 2012), sont à l'origine de nouvelles perspectives : approches comparatives et différentielles,

mises en relation avec l'histoire, l'histoire sociale et les domaines de mémoire, à travers la diversité des discours qui circulent et dont on retrouve la trace au fil des analyses de ces grands corpus.

En ce qui concerne les travaux sur le genre, on a vu se développer récemment des analyses comparatives de discours produits dans une même institution ou un même médium, ou dans des langues et/ou cultures différentes (langues/cultures proches et langues/cultures lointaines), dont le *tertium comparationis* est justement « le genre » (par exemple les forums sur l'internet, les brochures d'entreprise, les courriels, les interviews, les manuels scolaires, les guides parentaux), travaux qui en retour permettent de « ré-interroger » la notion de texte mais aussi la notion de genre, mais également « la langue » et « la culture » telles qu'elles s'actualisent en discours (voir *Les Carnets du Cediscor* 2004, 2006, von Münchow 2012, Claudel *et alii* éd. à paraître).

À titre d'exemple, on peut aujourd'hui comparer, sur un corpus de journaux quotidiens brésiliens et français rassemblés autour d'un même type d'événement, les élections présidentielles, non seulement les fréquences mais également les cotextes, la répartition et finalement la construction du sens des mots « droite » et « gauche » dans la vie politique des deux pays (thèse en cotutelle de Michele Pordeus Ribeiro – Université Sorbonne nouvelle et Université de São Paulo) ; on peut également travailler sur l'écriture de rapports de travailleurs sociaux à partir de leurs brouillons en utilisant un logiciel qui va pister les transformations successives (reformulations, altérations, discours relatés) au fur et à mesure de leur écriture (programme de recherche « jeunes chercheurs » piloté par Georgeta Cislaru, université Paris 3 et qui constitue le prolongement de réflexions entreprises sur l'analyse du discours et la demande sociale – voir *les Carnets du Cediscor* 8, 2008 et Pugnière, Sitri, Veniard éds,, Champion 2012).

3.4. Le recours au locuteur ordinaire

Je terminerai ce rapide tour d'horizon, qui est loin d'être exhaustif, par le développement récent (et encore peu présent en France) de corpus recueillis auprès de locuteurs ordinaires, c'est-à-dire non linguistes : on peut voir là encore des traces de la réflexion de Jean Peytard lorsqu'il s'interroge sur *l'évaluation* que fait forcément le locuteur ordinaire lorsqu'il cite le discours des autres et qu'il porte un jugement (voir *supra,* p. 00). Mais la recherche et le recueil de ce type de données sont là encore facilités par les banques de données, la mise au point de logiciels de transcription et d'analyse de l'oral. On peut en effet recueillir les paroles de locuteurs ordinaires, que ce soit par le biais d'entretiens oraux, de récits de vie, de lettres ou de courriels dans les médias, lorsqu'ils s'interrogent au fil de la parole sur le sens des mots ou des énoncés qu'ils emploient…

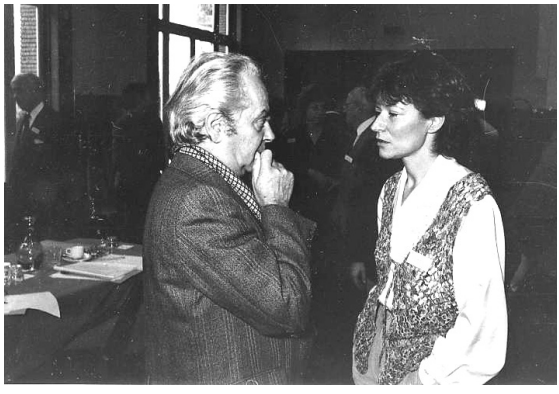
C'est ici que se rencontrent aujourd'hui des méthodologies empruntées à l'ethnographie de la communication, à la sociolinguistique et à l'analyse du discours qui loin de s'opposer permettent de cerner un objet de recherche à travers ses différentes facettes. Ainsi, dans le travail réalisé à l'université de la Réunion sur la médiatisation de la crise sanitaire du Chikungunya, ont été pris en compte les discours des différents acteurs : responsables sanitaires,

hommes politiques, journalistes, humoristes et citoyens ordinaires sur les marchés ou dans la rue (voir Ledegen et Simonin 2008, Idelson et Ledegen éds 2012). D'autres travaux relèvent encore davantage de ce qu'on peut appeler la linguistique populaire, ou sur la proposition de Marie-Anne Paveau la *folk* linguistique (Paveau 2007, 2008), par exemple celui réalisé par Pascale Brunner (2012), qui propose une approche perceptive de l'usage évaluatif du terme « vague » en français et en allemand dans la presse quotidienne, ce qui permet une reconstruction du concept de *vague,* qui vient compléter les travaux de sémantique et de pragmatique antérieurs sur la question.

Ainsi, de la quête du sens du discours, objet des travaux de Jean Peytard, qu'il appuyait sur la mise au jour de l'altération discursive, on est passé à la recherche des *raisons* des différences et des variations sémantiques constatées en faisant appel aux *extérieurs* du discours. Et ce qui me semble caractériser ce début de 21e siècle, c'est une quête, à travers le sens linguistique, du sens social qui s'inscrit dans les discours produits par la société. D'où les travaux, au Brésil comme en France sur le discours et la mémoire à travers des textes littéraires, des genres médiatiques mais aussi des récits de vie, des entretiens, d'où les travaux sur le discours et le corps ou le discours du corps, d'où des travaux qui tout en restant attachés aux formes de la langue n'hésitent pas à faire appel à la philosophie, à l'histoire, à la sociologie, aux sciences politiques et aux sciences de la communication.

Jean Peytard n'a pas eu peut-être une influence directe sur ces jeunes chercheurs, qui l'ont peu lu parfois et qui ne le citent pas forcément, mais les idées et les concepts qu'il a fait « travailler » ont participé, il me semble, à l'évolution d'une linguistique du discours en train de s'élaborer entre langue et société, reprenant sans le savoir ce que J. Peytard disait avoir appris de Bakhtine (1993, p. 21) : « *ce que j'ai appris de Bakhtine […], c'est que si l'on veut à un moment donné d'une recherche, articuler le social sur tel ou tel objet, le discours est le pivot de cette articulation […] et l'analyse du discours […] devient essentielle pour comprendre ces effets.* »

Et ce qui reste également, à l'esprit de ses doctorants et de ses collègues (il s'est toujours défendu de vouloir « faire » une école), c'est qu'il savait prendre le temps de les écouter, ce dont témoigne la photo ci-après où on le voit dans cette posture d'écoute bienveillante… qui forçait chacun à lui opposer sa propre réflexion, lui qui n'a jamais voulu imposer sa démarche.



Jean Peytard à l'écoute… d'une doctorante d'État (1982)

Bibliographie

Adam J.-M., Herman T.(éds) 2000. Genres de la presse écrite et analyse du discours, *Semen* 13 (en ligne sur revues.org).

Authier-Revuz J. 1982. « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité énonciative : éléments pour une approche de l'autre en discours », dans *DRLAV* 26, 91-156.

Bakhtine M. / V.N. Volochinov 1977, trad.1929. *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris : Minuit.

Bakhtine M. trad.1984. *Esthétique de la création verbale,* Paris : Gallimard.

Benoist J. 2010, 2011. *Concepts. Introduction à l'analyse*. Paris : Cerf.

Bourquin J., Jacobi D. (éds) 1993). *Mélanges offerts à Jean Peytard*. Annales littéraires de l'université de Besançon, 2 tomes.

Brunner, P. 2011. *Le Vague. De l'usage évaluatif d'un terme en français et en allemand à la reconstruction d'un concept*. Thèse de doctorat en cotutelle, université de Munich/université Sorbonne nouvelle.

Charaudeau P., Maingueneau D. (éds) 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.

Chauvin A., Madini M. 2010. « Sur quelques relations de la sémiotique à l'analyse du discours et réciproquement : Bakhtine, Greimas, Peytard… », dans Driss A. et M. Katsberg Sjöblom éds : *Linguistique et Littérature. Cluny, 40 ans après*, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 67-80.

Claudel C., Felten G., von Münchow P., Pordeus Ribeiro M. éds (à paraître 2013) : *Cultures, discours, langues : regards croisés*.

Desailly I. 2008. *L'expression de l'opinion dans le dessin de presse. Le cas du non français à la constitution européenne*. Université Sorbonne Nouvelle, mémoire de recherche, mastère à distance.

Develotte C, Kern R, Lamy M.-N. (éds) 2011. *Décrire la conversation en ligne. Le face à face distanciel*. Lyon : ENS éditions.

Donot M., Pordeus Ribeiro M. (éds) 2012. *Discours politiques en Amérique latine : représentations et imaginaires*. Paris : L'Harmattan.

Dubois J., Sumpf J. (éds) 1969. L'analyse du discours, *Langages* 13. En ligne sur *Persée.com*.

Guilhaumou J., Maldidier D., Robin R. 1994. *Discours et archive. Expérimentation en analyse du discours*. Liège : Mardaga.

Hailon F. 2011. *Idéologie par voix/e de presse*. Paris : l'Harmattan.

Jeanneret T. éd. 2004. Approche critique des discours : constitution des corpus et construction des observables, *Tranel* 40 – en ligne sur rero.ch (et scholar.google)

Idelson B., Ledegen G. (éds) 2012. *Chikungunya : La médiatisation d'une crise. Presse, Humour, communication publique*. Editions EME (Belgique).

Krieg-Planque A. 2009. *La notion de « formule » en analyse du discours*. Presses universitaires de Franche-Comté.

Langage & Société n° 140, 2012. « Analyse du discours 'à la française' : continuités et reconfigurations » (F. Dufour et L. Rosier éds).

Ledegen, G., Simonin, J. 2009 « Médiatisation d'une crise sanitaire : le chikungunya à la Réunion (France). Analyse des genres et de l'alternance codique français-créole dans l'émission TV », *Les mises en scène du discours médiatique*, Québec, Université Laval : http://www.comulaval.ca/lab-o/actes.php

La Langue au ras du texte 1984. Presses universitaires Lille 3 (J.-L. Lebrave et A. Grésillon éd.).

Lecolle M., Paveau M.-A., Reboul-Toure S. (éds) 2010. Le nom propre en discours, *les Carnets du Cediscor* 11, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle (en ligne sur revues.org).

Ledegen G. 2012. « Peut-on rire du Chikungunya ? », dans *Chikungunya : la médiatisation de la crise. Presse, humour, communication publique*, Editions Modulaires Euopéennes, p. 91-119.

Les Carnets du Cediscor 8. 2004. Les discours de l'internet : nouveaux corpus, nouveaux modèles (Mourlhon-Dallies F., Rakotonoelina F. et S. Reboul-Touré éds). En ligne sur revues.org

Les Carnets du Cediscor 9. 2006. Discours, cultures, comparaisons (von Münchow P. et F. Rakotonoelina éds). En ligne sur revues.org

Les Carnets du Cediscor 10. 2008. Analyse du discours et demande sociale. Le cas des écrits de signalement (Cislaru G., Pugnière-Saavedra F. et F. Sitri éds). En ligne sur revues.org

Madini M. 2008. *Devos montreur de mots. Discours comique et construction du sens*. Presses universitaires de Franche-Comté.

Madini, M. 2010. « Quelques "lieux de rencontre" de Jean Peytard », *Semen* 29, La théorie du discours. Fragments d'histoire et de critique (M.-A. Paveau éd.), p. 17-39.

Maldidier D., Pêcheux M. 1990. *L'inquiétude du discours*. Une introduction suivis des textes de Michel Pêcheux. Paris : Éditions des Cendres.

Maldidier D. 1993. « L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours : le travail de Michel Pêcheux », *Semen* 8. En ligne sur revues.org

Marcellesi J.-B. et Gardin B. 1974. *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, Paris : Larousse.

Mayaffre D. 2012. *Mesure et démesure du discours de Nicolas Sarkozy (2007-2012)*. Paris : Les presses de Sciences Politiques.

Moirand, S. 2007, 2008, 2011. *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France.

Moirand S. 2010. « Retour sur une approche dialogique du discours », dans *Approches dialogiques et polyphoniques en langue et en discours*. Université de Metz, CELTED, collection Recherches linguistiques n° 31, p. 375-378.

Moirand S. 2011. « Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer », dans *Ciências da linguagem e didatica das linguas* (Véronique Braun Dalhet coord.), São Paulo : Humanitas/Fapesp, 2011, p. 165-179.

Moirand S. 2012 (à paraître) « Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours », actes du colloque de Montpellier 2010 *Le dialogisme : langue, discours*.

Moirand S. 2012 (à paraître) « La médiatisation des événements. Une analyse du discours entre langue, mémoire et communication », conférence plénière lors des Deuxièmes Journées internationales des études de discours, Université de Maringa, Brésil, mars 2012, à paraître en portugais dans les Actes.

von Münchow P. 2011. *Lorsque l'enfant paraît… Le discours des guides parentaux en France et en Allemagne*. Presses universitaires du Mirail.

Née, E. 2012. *L'Insécurité en campagne électorale*. Paris : Champion.

Paveau M.-A. 2006. *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

Paveau M.-A. 2007. « Les normes perceptives de la linguistique populaire », dans *Langage et Société* 119, 93-109.

Paveau M.-A. 2008. « Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? Une approche anti-éliminativiste des théories folk », dans *Pratiques* 139/140, 39-110.

Paveau M.-A. 2010. « Interdiscours et intertexte. Généalogie scientifique d'une paire de faux jumeaux », dans *Linguistique et Littérature, Cluny, 40 ans après*, p. 93-106.

Peytard J. 1980. « Sur quelques relations de la linguistique à la sémiotique littéraire (de Greimas à Bakhtine) », *la Pensée* 215, p. 9-44.

Peytard J. 1992. De l'évaluation et de l'altération des discours – sémiotique didactique informatique, *Syntagmes* 4, Presses universitaires de Franche-Comté.

Peytard J. 1993. « D'une sémiotique de l'altération » dans *Semen* 8 (en ligne sur revues.org).

Peytard J. 1993. Souvent textes varient, *les Cahiers du Crelef* 36.

Peytard J. 1994. « De l'altération et de l'évaluation du discours » dans *Parcours linguistiques de discours spécialisés*. Berne : Peter Lang, p. 69-80.

Peytard J. 1995. *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*. Paris : Bertrand-Lacoste.

Peytard, J. 2001. Sémiotique différentielle, de Proust à Pérec, *Syntagmes* 5.

Peytard, J. 2012. *Écouter/lire Pierre-Jakez Hélias. Parcours d'un autre monde*. Limoge, Éditions Lambert-Lucas.

Peytard J., Guilbert L., (éds) 1973. Les vocabulaires techniques et scientifiques, *Langages* 17. En ligne sur *Persée.com*

Peytard J., Porcher L. (éds) 1975. Textes et discours non littéraires. Description, enseignement, *Langue française* 28. En ligne sur *Persée.com*

Peytard J., Jacobi D. et A. Pétroff (éds) 1984. Français technique et scientifique : reformulation, enseignement, *Langue française* 64. *En ligne sur Persée.com*

Peytard J., Moirand S. 1992. *Discours et enseignement du français. Les lieux d'une rencontre*. Paris : Hachette.

Pugnière-Saavedra F. 2011. *Le phénomène Deschiens à la télévision. De la genèse d'un programme sériel à la manifestation de l'humour.* Paris : l'Harmattan.

Pugnière-Saavedra F., Sitri F., Véniard M.(éds.) 2012. *L'analyse de discours dans la société : engagement du chercheur et demande sociale*. Paris : Champion.

Rakotonoelina, F. 2011a. « Analyse du discours, corpus internet et recherche qualitative : objets d'étude et objets de recherche », dans *Le discours et la langue, revue de linguistique française et d'analyse du* discours, 2(1), 33-53.

Rakotonoelina, F. 2011b. « Stratégies discursives et processus de mémorisation dans le genre e-conférence », dans M.-A. Paveau, C. Pradeau, et P. Zoberman (éds), *Le concept de mémoire. Approches pluridisciplinaires*. Paris : L'Harmattan, p. 147-174.

Siblot, P. 1997. « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* 127, p. 38-55.

Volochinov, V.N. 1981. « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », « La structure de l'énoncé », dans Todorov T. : *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Paris : Gallimard.

Notes

[1] Publications qui reprennent également des textes ou le contenu principal de textes antérieurs.
[2] Voir par exemple l'ouvrage récemment publié aux Presses universitaires de Rennes : *La reformulation. Marqueurs linguistiques et stratégies énonciatives*, 2008.
[3] Marie-Anne Paveau (2010, p. 94) rappelle à juste titre cette question que J. Peytard avait posé à J. Kristeva lors du colloque de Cluny (1968) : « Comment fait-on pour reconnaître les segments de textes autres dans le texte ? ».
[4] Ce que montre exemplairement le groupe de jeunes docteurs et doctorants qui s'est constitué récemment en France sur l'Analyse des discours en Amérique latine (ADAL), et qui réunit des jeunes chercheurs français et latino-américains en analyse du discours (voir leur site et leur première publication – Morgan Donot et Michele Pordeus Ribeiro éds).
[5] L'analyse proprement dite de ce texte date de 1983 (texte écrit en hommage à Jacques Petit). On la trouve dans *Syntagmes* 3 (1986) et on trouve là la liste des deux paradigmes du personnage établies par J. Peytard (p.232), là encore précurseur de travaux ultérieurs sur les paradigmes de désignation en littérature.
[6] *Dialogisme et nomination* (Cassanas A., Demange A. Laurent B., Lecler A. éds, Presses de l'université de Montpellier 3, 2004) ; *La nomination : quelles problématiques, quelles orientations, quelles applications ?* (Dufour F., Dutilleul-Guerroudj E., Laurent B. éds, Presses de l'université de Montpellier 3, 2005) ; *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours* (Cislaru G., Guérin O., Morim K., Née E., Pagnier T., et Veniard M. éds, Presses Sorbonne nouvelle, 2007).